

Croire aux fauves de Nastassja Martin

Extrait 1 (p. 24 à 26)

L'infirmière dispose la télévision en pied de lit, l'allume au hasard et me laisse face au petit écran. Hallucinée, je fixe les images qui défilent sans qu'elles impriment leur marque en moi d'abord, c'est tellement aberrant, je ne peux me résoudre à voir ce que je vois. Le film qui me tombe dessus dans le service de réanimation délabré de Petropavlosk parle de Nastinka (c'est ainsi qu'elle s'appelle dans l'histoire), elle cherche son amoureux dans la forêt et ne le trouve pas, elle appelle, elle appelle, mais comment peut-elle savoir que celui qu'elle cherche, victime de quelque malédiction, s'est transformé en ours, elle ne le reconnaît pas quand elle le rencontre finalement. Il meurt de tristesse de ne pouvoir se rendre visible à elle, visible de l'intérieur.

J'entre dans un état de stupeur face à ce Petit Chaperon rouge portant mon nom, poursuivie par cet ours amoureux qui ne peut plus le lui dire ; qui poursuit elle aussi cet ours sans le savoir, sans savoir que celui qu'elle aime a déjà changé de peau. Ils sont condamnés à vivre dans des mondes différents, ils ne se comprennent plus. Leurs âmes, ou ce qu'il y a à l'intérieur d'eux, sont désormais enfermées dans une peau *alter* qui ne répond plus aux mêmes expressions d'existence. Je pense à mon histoire. À mon nom évène, *matukha* (Le mot féminin évène signifie « ourse »). Au baiser de l'ours sur mon visage, à ses dents qui se ferment sur ma face, à ma mâchoire qui craque, à mon crâne qui craque, au noir qu'il fait dans sa bouche, à sa chaleur moite et à son haleine chargée, à l'emprise de ses dents qui se relâchent, à mon ours qui brusquement inexplicablement

change d'avis, ses dents ne seront pas les instruments de ma mort, il ne m'avalera pas.

Une larme coule sur ma joue, mes yeux lavés continuent de fixer l'écran qui ne fait plus à présent que réfléchir ma propre vie. Je suis face au miroir. Il n'y a plus d'absurdité, plus de bizarrerie, plus de coïncidences fortuites. Il n'y a que des résonances.

Sur des entrefaites l'infirmière arrive, jette un œil à mon lit, voit des larmes dans mon regard absent, jette un œil à l'écran. Elle serre les coins de sa bouche, gênée. Ça tombe mal elle dit. Un silence. On éteint ? On éteint.

Croire aux fauves de Nastassja Martin

Extrait 2 (p. 76 à 78)

Je suis de nouveau seule dans la chambre j'ai mal. J'ai vomi du sang il y a quelques heures. Je suis sans conteste à 9,9 sur l'échelle et ça se voit, la morphine me sauve de la prostration. Les lumières principales s'éteignent, une douce chaleur court sous mon épiderme alors que la douleur s'apaise, je m'installe confortablement. J'ouvre mon cahier noir, je griffonne jusqu'au lever du jour. Cette nuit-là, j'écris qu'il faut croire aux fauves, à leurs silences, à leur retenue ; croire au qui-vive, aux murs blancs et nus, aux draps jaunes de cette chambre d'hôpital ; croire au retrait qui travaille le corps et l'âme dans un non-lieu qui a pour lui sa neutralité et son indifférence, sa transversalité. L'informe se précise, se dessine, se redéfinit tranquillement, brutalement. Désinnerver réinnerver mélanger fusionner greffer. Mon corps après l'ours après ses griffes, mon corps dans le sang et sans la mort, mon corps plein de vie, de fils et de mains, mon corps en forme de monde ouvert où se rencontrent des êtres multiples, mon corps qui se répare avec eux, sans eux ; mon corps est une révolution.

À la fin de la nuit cela m'apparaît très clairement : je veux remercier ses mains à elle, ses mains de femme qui ne savaient pas, qui ne s'attendaient pas, elles non plus, à faire face aux brèches ouvertes par la bête de l'autre monde. Ses mains qui enlèvent, qui nettoient, qui rajoutent, qui referment. Ses mains citadines qui cherchent des solutions aux problèmes de fauves. Ses mains qui composent avec le souvenir d'un ours dans ma bouche, qui participent à l'altération de mon corps déjà hybride. Je me dis cette nuit qu'il faut leur faire place pour guérir, une place aux côtés de tous ceux qui rôdent encore en hyperborée, une place aux côtés

de tous les acrobates, chasseurs et rêveurs qui me sont chers. Je dois trouver la position d'équilibre qui autorise la cohabitation d'éléments de monde divergents, déposés dans le fond de mon corps sans négociation. Tout a déjà eu lieu : mon corps est devenu un point de convergence. C'est cette vérité iconoclaste qu'il faut intégrer et digérer. Il me faut désamorcer l'animosité des fragments de monde entre eux et à l'intérieur pour ne considérer ici que leur alchimie future. Et pour parachever cette opération de corps et d'esprit, il faut dès à présent refermer les frontières immunitaires, recoudre les ouvertures, les résorber, c'est-à-dire décider de clore. Il faut cicatriser. Clore, c'est accepter que tout ce qui a été déposé en moi en fait désormais partie, mais que dorénavant on n'y entre plus. Je me dis : dedans, ça doit vraiment ressembler à l'arche de Noé. Je ferme les yeux. L'eau monte les quais sont inondés il faut lever l'ancre fermer les écoutilles nous avons tous ceux qu'il nous faut pour affronter l'océan adieu partons naviguer.

Croire aux fauves de Nastassja Martin

Extrait 3 (p. 125 à 126)

Les ours sont les plus intelligents de tous les animaux, il me dit. Ils sont comme les humains, aussi puissants. Tu savais ? Je savais. Et est-ce que tu sais pourquoi il t'a mordu au visage, il demande. Non, je ne sais pas. Il pointe du doigt mes yeux. À cause d'eux, il me dit. Il rit. Vassia rit tout le temps, du haut de ses soixante-dix ans, même quand il est très sérieux. Il reprend en fronçant les sourcils. Les ours ne supportent pas de regarder dans les yeux des humains, parce qu'ils y voient le reflet de leur propre âme. Tu comprends ? Pas trop, non, je réponds. C'est simple pourtant, Nastia. Un ours qui croise le regard d'un homme cherchera toujours à effacer ce qu'il y voit. C'est pour ça qu'il attaque inévitablement, s'il voit tes yeux. Tu l'as regardé dans les yeux n'est-ce pas ? Oui. Ah ! s'exclame-t-il, je le savais ! Je leur ai dit, aux autres, mais Daria me fait tout le temps taire, elle ne veut pas qu'on parle de ce qui s'est passé. Je lui souris. C'est parce que Daria est une maman, et les mamans n'aiment pas voir souffrir ceux qu'elles aiment. Humm, marmonne-t-il. Nous buvons une gorgée de thé en silence. Les ours, ce qui les différencie de nous, c'est qu'ils ne peuvent pas se regarder en face. Tu comprends maintenant ? Oui je comprends. Heureusement qu'ils n'ont pas de miroir, eux, sinon ils deviendraient tous fous ! Vassia éclate d'un rire cristallin, et moi avec lui.

Les jours suivants je rumine ce qu'a dit Vassia, et je pense inévitablement à Jean-Pierre Vernant. À un passage de son livre *La mort dans les yeux* : « Dans le face-à-face de la frontalité, l'homme s'établit en position de symétrie par rapport au dieu [...] la fascination signifie que l'homme ne peut détacher son

regard, détourner son visage de la Puissance, que son œil se perd dans celui de la puissance qui le regarde comme il la regarde, qu'il est lui-même projeté dans le monde où préside cette puissance. » Voir la méduse pour Vernant, c'est cesser d'être soi-même, être projeté dans l'au-delà, devenir l'autre. Voir l'humain qui voit l'ours ou l'ours qui voit l'humain pour Vassia, c'est figurer la réversibilité ; décrire un face-à-face où l'altérité *a priori* radicale est en réalité la plus grande proximité ; un espace où l'un est le reflet de son double dans l'autre monde.

Le loup des Cordeliers de Henri Loevenbruck

Extrait 1 (p .143 à 145)

Aussi, fuyant ce climat de tension et se fiant aux conseils des médecins, la reine Marie-Antoinette avait-elle décidé, quelques jours plus tôt, d'accompagner son fils aîné au château de Meudon, dont l'air, disait-on, serait peut-être plus favorable au pauvre enfant.

Hélas, de jour en jour, les articulations du petit Louis-Joseph n'avaient cessé d'enfler et sa peau de blanchir. Ses forces, désormais, l'avaient tant quitté qu'il ne pouvait plus même se relever sur son lit. Pressés de répondre, les médecins de la Cour furent obligés d'avouer à la reine qu'ils avaient désormais perdu tout espoir de sauver le dauphin. L'enfant qui, du haut de ses sept ans et demi, voyait déjà venir sa fin avec une mature lucidité, fit preuve d'un courage qui rendait le spectacle plus déchirant encore : à bout de vie, il n'avait de cesse que de consoler sa mère ! Celle-ci restait jour et nuit au chevet de son fils, et quand elle ne pleurait pas, elle priait.

Comme chaque jour, Louis XVI était venu de Versailles pour voir son fils et tenter d'apporter à son épouse un peu de réconfort, mais les affaires ne lui permettaient jamais de rester aussi longtemps qu'il le souhaitait et, avant dix heures du soir, il devait déjà repartir.

- Plus que jamais, ma tendre épouse, je veux être à vos côtés et vous témoigner mon amour. Nous avons trop laissé les affaires et les intrigues de la Cour nous séparer. J'ai tellement besoin de vous, et je me sens si seul au milieu du nombre. Je... Je vous aime, ma reine.

Et la chose était vraie, Louis XVI aimait son épouse d'un amour que les Bourbons n'avaient jusqu'ici accordé qu'à leurs maîtresses.

- Mais je n'ai jamais cessé de vous aimer, Louis ! Vous savez bien que c'est votre frère, le comte de Provence, qui a manœuvré pour nous éloigner l'un de l'autre ! C'est lui qui a jeté des courtisanes dans vos bras lors de ses fêtes au château de Brunoy, et c'est encore lui qui a tenté de salir ma réputation en faisant courir de méchantes rumeurs sur mes liens avec la princesse de Lamballe... Il me fait passer pour une femme qui aime les femmes, quand chacun sait que c'est lui, l'homme qui aime les hommes !
 - Je le sais, ma reine, je le sais. Ne craignez rien : M. de Brémond et son Secret me gardent bien de tous ces complots, et je n'ai jamais cru à ces mensonges, pas plus qu'à ceux qui affirmaient que notre bon Louis-Joseph ne fût point de moi.
 - Oh, il vous ressemble tant, Louis, murmura la reine en regardant son fils à côté d'eux.
 - Mais il a bien plus de caractère que moi ! Sur ce point, il tient de vous. Si Dieu le veut, il fera un roi extraordinaire, quand moi je resterai dans l'histoire comme le plus médiocre de la maison de Bourbon...
 - Ne dites pas cela !
 - C'est pourtant vrai, Marie-Antoinette. Il ne me manque pas que les épaules pour servir mon bon peuple, avoua le monarque. Il me manque l'envie !
 - Mes épaules sont les vôtres, Louis, et je serai votre envie.
- Les deux époux s'enlacèrent, puis le roi dut se retirer.

Il était une heure du matin quand le sous-gouverneur du dauphin, Antoine Charles Augustin d'Allonville, vint chercher la reine pour lui annoncer que son fils était mort.

Le loup des Cordeliers de Henri Loevenbruck

Extrait 2 (p .157 à 159)

- Allons ! s'emporta Mirabeau. Il nous faut prendre la chose au sérieux ! Comment rire quand, dehors, le peuple meurt de faim ? Notre mission réclame plus de grandeur ! Nous sommes appelés, messieurs, à recommencer l'histoire !

En haut de la tribune, Mercier secoua la tête.

- Mais que connaît-il de la famine, ce gros Honoré-Gabriel Riqueti de Mirabeau ? persifla-t-il en se penchant vers sa voisine. Voyez plutôt : il est gras comme un cochon ! La seule chose qui soit grande, chez lui, c'est la laideur fulgurante de sa petite vérole !

- Louis ! le réprima Terwagne. Vous me faites honte !

En bas, le débat continuait.

- En formant ces états généraux, intervint l'abbé Sieyès, nous avons promis de nous occuper des intérêts populaires et, pourtant, dehors, les plus démunis continuent de se lamenter, et le pain continue d'être cher ! La faim n'attend pas, messieurs ! Notre Assemblée ne saurait rester inactive par l'absence de quelques députés, car les absents ne peuvent empêcher les présents d'exercer la plénitude de leurs droits, surtout lorsque l'exercice de ces droits est un devoir impérieux et pressant. Aussi la dénomination d'*Assemblée nationale* est-elle à mes yeux la seule qui convienne !

La simplicité de cette appellation souleva un enthousiasme quasi unanime. Elle fut soumise au vote et l'emporta avec une écrasante majorité. Jean-Sylvain Bailly, doyen des Communes, en fut nommé président.

Anne-Josèphe Terwagne se leva pour acclamer cette Assemblée nationale, comme tous les spectateurs installés dans les tribunes en hauteur, hormis Mercier qui, lui, bâilla éhontément.

La première décision de l'Assemblée fut d'affirmer que les impôts continueraient provisoirement d'être perçus, mais qu'ils cesseraient de l'être si on la séparait. C'était, à l'évidence, une menace adressée à la Cour : si l'on ne reconnaissait point cette Assemblée, l'impôt ne serait plus levé, ce qui conduirait l'État à une rapide banqueroute. Puis on annonça que l'Assemblée s'occuperait avant tout des causes de la disette et de la misère publique. Les hourras se firent entendre jusque dans les rues de Versailles.

Quand on alla les solliciter, les députés de la noblesse firent de nouveau savoir par leur représentant, le duc de Montmorency-Luxembourg, qu'ils refusaient de reconnaître cette Assemblée comme légitime.

- Je croyais que les francs-maçons étaient en faveur du peuple, glissa ironiquement Mlle Terwagne en se penchant vers Mercier. Ce Montmorency-Luxembourg n'est-il point l'un de vos plus illustres « frères » ?
- Si. Mais que voulez-vous ? Il est des perruques si épaisses qu'elles ne laissent pas passer les plus fortes lumières. Bah... Montmorency restera fidèle au roi, mais les frères ne resteront sans doute pas fidèles à Montmorency.
- Le mot « fidélité » ne figure donc point dans votre devise ? s'amusa la Liégeoise.
- Dieu merci, non ! Mais voyez plutôt La Fayette qui tente d'entraîner avec lui la noblesse vers la conciliation. Tous mes frères ne sont donc pas si mauvais...

- Et le duc d'Orléans ? insista Terwagne. Lui qui est Grand Maître de votre joyeuse confrérie et député de la noblesse, que dit-il ?
- Je suppose qu'il ne dit rien et qu'il ira du côté où le vent sera le plus favorable.
- Eh bien ! Quelle image courageuse tout cela donne de votre maçonnerie !
- La maçonnerie, madame, est une pyramide semblable à la société : le courage et l'audace s'y trouvent plus rarement du côté du sommet que de celui de la base...
-

Marée montante de Charles Quimper

Extrait 1 (p .7 à 9)

J'ai pris la mer par un jour de juin sur un bateau qui n'avait jamais vu le large en n'emportant que l'essentiel : quelques kilos de vivres secs, ta petite boîte rose, un jeu de bataille navale et l'écho sans fin des jours passés avec toi.

Dans ta petite boîte rose, j'ai rangé ta collection de pierres de lune.

Bien qu'il ne paie pas de mine, mon nouveau voilier est le meilleur ami que j'aie jamais eu. Avec lui, je sillonne les eaux du globe en quête d'indices, de signes, de parcelles de toi.

Je m'accroche à ton nom comme un désespéré, un dépossédé. J'inspecte les sons qui sortent de ma bouche, dans le silence des nuits sans étoiles, je tourne ce nom dans tous les sens : je le prononce tout doucement comme on récite une prière, un poème, ou alors je le crache comme une menace.

Peu importe le ton ou les inflexions que j'emploie, ton nom demeure toujours le même, il se termine invariablement sur la même note qui traîne dans la noirceur comme la rumeur d'un spectre.

Béatrice. C'est le nom que ta mère et moi avons choisi pour toi.

[...]

Ma voix ne cesse jamais de me surprendre. Elle a changé, elle ne m'appartient plus désormais. Ce n'est même plus ma voix : c'est un sifflement, un grincement, la voix d'un corbeau ou d'un criquet, ou alors le son d'un banjo désaccordé. Je n'arrive pas à me décider.

À l'aide de la lame de mon canif, je taille une encoche sur le mât de mon bateau. Encore une journée passée sans toi. L'eau recouvre tout et chacune de mes

jours est marquée par le rythme des flots, tantôt rageurs, tantôt indolents ou tristes. À mesure que le temps passe, je sens le ventre de l'océan se gonfler d'électricité, je le sens qui gronde quelque part bien en dessous de la surface, et comme tout bon marin qui sait en reconnaître les signes, je me prépare pour la tempête qui vient.

Yo-ho !

[...]

Au-dessus de moi plane un oiseau. C'est peut-être un cormoran, un albatros ou un goéland, je ne saurais dire.

Chaque matin au réveil, il est la première chose que j'aperçois. Il m'accompagne toute la journée, il tourne au-dessus de ma tête, il sillonne les sept mers en ma compagnie.

J'ai la peau sèche et les mains couvertes d'ampoules. L'océan a sculpté mon corps.

Il y a en moi un rythme de galère au repos, un émoi, un chagrin chargé de pluie. Il y a en moi une odeur douce, ambrée et claire. Un chant mélancolique. Tous les jours je pense à toi, je cherche ta silhouette dans le sillage de mon bateau, mais je ne vois que la mer.

Je garde ton nom bien collé contre ma poitrine par jours de grand vent, je le murmure tout doucement dans la fraîcheur des matins de septembre. Il est à la fois confiance et supplique. C'est une berceuse que j'entonne pour les poissons.

Je t'ai laissée derrière et depuis, chaque jour mon amour, c'est moi qui me noie.

Marée montante de Charles Quimper

Extrait 2 (p. 10)

≈

Une main en visière et l'autre dans le creux du dos, j'observe l'oiseau planer pendant de longues minutes. De temps à autre, il plonge sous l'eau pour en surgir presque aussitôt un poisson au bec. Alors je me secoue, je jette mes filets à la mer, j'appâte mes lignes et j'attends. Je me nourris de l'océan et je bois l'eau du ciel, les saisons se chevauchent et le temps glisse sur moi comme les pluies de novembre.

Étendu à plat ventre sur le pont de mon voilier, j'observe les ridules qui se forment à la surface de l'eau et j'imagine l'ampleur des vagues qu'elles engendreront le long des flots. Des vagues qui iront peut-être, qui sait, jusqu'à toi. Le soleil se lève enfin sur moi, les embruns qui se suspendaient à mes paupières se dissocient de mes cils puis tombent en fines gouttelettes sur le pont. J'y plonge les doigts, je t'y cherche avec avidité, investi d'un espoir démesuré mais résolu.

Je te cherche dans chaque goutte, je t'espère comme on espère une ondée en pleine canicule, comme on espère un dégel au printemps.

≈

Connais-tu le cycle de l'eau ? Sais-tu que toute l'eau de la Terre obéit à un ordre bien précis ? L'eau des ruisseaux, des lacs, des rivières, des océans bleus monte lentement en l'air, sans que l'on puisse l'apercevoir, et retombe sur nous sous forme de pluie ou de neige ou de grésil. Puis elle ruisselle et retourne gonfler les cours d'eau.

Chaque cours d'eau répond à l'appel de la mer : c'est là ma seule certitude, la clé de ma survie. Serai-je capable de remonter le courant qui t'a emportée ? Et si oui, me conduira-t-il à toi ?

Je suis une étoile mourante, une supernova à la lumière incertaine. Il me reste encore un peu de force dans les doigts et quelque part sous mes côtes. Il est inévitable qu'en te cherchant assez longtemps, je te retrouve enfin.

Paz de Caryl Ferey

Extrait 1 (p .14 à 15)

Lautaro Bagader avait écrasé la contestation, les laudateurs qui vous tirent dans le dos, fermé le clapet des journalistes, des sceptiques, des pleutres, des pleurnicheurs. Quatre-vingt-dix pour cent des crimes n'étaient jamais élucidés en Colombie : Lautaro avait écrémé la flicaille fournie par son père pour constituer son unité d'élite, il avait sécurisé des quartiers entiers, balayé devant la porte des politiques qui auraient pu lui compliquer la vie, mis des gens dans sa poche comme on y enfonce le poing, repoussé la chienlit, nettoyé les rues des crasses humaines qui pullulaient à Bogota, sans repos ni merci. On le disait cynique, raciste, violent, sexiste, impitoyable, retors, Lautaro Bagader emmerdait son monde. Il avait viré les lopettes qui se prenaient pour des aigles, les feignasses, encouragé les filles qui avaient du cran, étanchéifié le navire amiral, posé des mines aux quatre coins de la ville, parmi lesquelles un réseau d'informateurs comme des cellules autonomes qui ne rendaient de comptes qu'à lui ou à Diuque, son chien de guerre.

L'affaire qui l'occupait sentait la pisse froide contre un mur en parpaing. Lautaro avait doublé les récompenses pour obtenir des infos, sans résultat. Les cadavres s'accumulaient. Plus d'une trentaine, dont la moitié hors de sa juridiction, et tous n'avaient sûrement pas été découverts : un bombardement de morts, par petits bouts éparpillés comme des munitions à fragmentation touchant la population civile. Les médias n'étaient pas au courant, focalisés sur les premières élections depuis les accords de paix. Ça ne durerait pas.

5h12 au cadran. La Camaro fonça sur l'avenue vide, grilla deux feux et atteignit le quartier historique de la Candaleria. Il n'y traînait que des ombres

défaites sur les pavés à cette heure, quelques rebuts des *barrios* épuisés par la nuit qui erraient en fouillant les poubelles, dans l'espoir de trouver un touriste éméché à détrousser, et qui disparaissaient avec le jour comme des vampires en solde. Lautaro arriva plaza de los Periodistas, sa chemise blanche fourrée à la va-vite dans un pantalon noir qui sortait du pressing. Il claqua la portière de la Chevrolet, marcha vers la voiture de patrouille qui bloquait l'accès à la scène de crime, un œil sur les rubans jaunes tirés plus loin.

Un bleu en uniforme montait la garde, un agent affecté aux patrouilles qui n'appartenait pas à son unité : Valdès, d'après ce que lui avait dit Diuque au téléphone, un échalias qui descendait de sa colline et touchait sa dîme avec une avidité d'âne devant l'auge. Il portait une arme à la ceinture et un duvet de moustache pour marquer sa virilité.

- C'est toi, don Diego, qui es arrivé le premier sur les lieux ?
- Heu... Oui, colonel !
- Explique-moi tout avant que je t'épile.

Valdès ne se laissa pas décontenancer par le chef des Homicides.

- Eh bien je patrouillais dans le quartier avec mes collègues quand on a reçu un appel au sujet d'un corps plaza de los Periodistas. On a sécurisé la zone, le temps que le lieutenant Diuque arrive, dit-il en se tournant vers les hommes qui avaient investi la fontaine.
- Tu as vu le cadavre ?
- Oui, colonel.
- C'est pour ça que tu fais cette tronche ?
- Oui, colonel.
- Vous êtes combien dans votre patrouille, trois ?
- Oui, colonel.

- C'est bien, tu connais mon grade. Bon, continuez à tenir les chiens et les badauds à distance, enchaîna Lautaro. Et pas un mot sur ce que tu as vu, à qui que ce soit, même pas à ta maman si tu en as une. Si j'apprends que quelque chose a fuité par ta faute ou celle d'un des deux minus qui t'accompagnent, je me charge personnellement de brûler ta petite moustache : c'est clair, don Diego ?
- Oui... Oui, colonel.

Paz de Caryl Ferey

Extrait 2 (p .14 à 15)

El Espectador revendiquait une ligne éditoriale neutre, se proclamant de « l'extrême centre ». Le quotidien n'avait jamais pris parti pour un candidat mais ses engagements contre les cartels lui avaient valu une renommée internationale dans les années dites du narcoterrorisme, payée au prix fort : son directeur avait été assassiné en 1986, avant qu'une bombe ne détruise les locaux du journal. *El Espectador* continuait d'incarner une certaine indépendance de la presse, avec un site moderne qui donnait accès à l'ensemble des articles, et un rédacteur en chef qui savait résister aux pressions.

Premier arrivé au bureau, dernier parti, Patricio Soler était une bête de somme trop courte sur pattes pour supporter ses cent dix kilos à composante hydro-graisseuse majoritaire. La faute aux sandwiches à heures décalées devant les écrans, aux fritures de sa femme et au beurre de cacahuète qu'il s'enfilait au petit déjeuner pour compenser le stress. « Gros-Père » était le surnom affectueux donné par ses collaborateurs, que le rédacteur en chef considérait, à bientôt soixante ans, comme une bande d'indispensables casse-couilles.

Diana arriva ce jour-là les cheveux tirés et légèrement maquillée, vêtue d'un ensemble gris et d'un chemisier blanc digne d'une directrice de com d'une austère boîte américaine. Dans cet accoutrement, pas étonnant qu'elle soit célibataire.

- Tu es tombée du lit ? fit-il en la voyant débarquer avant dix heures.
- Disons qu'on m'a poussée.
- Tu n'es pas si grosse, gloussa Soler.
- Non, mais je suis comme toi, je prends de la place.

Il sourit de ses belles dents blanches.

- C'est aussi ce que me dit ma femme...

Il redressa sa bedaine sur le fauteuil qui le supportait, jaugea son enquêtrice de choc.

- Telle que je te connais et à la tête que tu fais, tu es sur un coup, dit-il. Je me trompe ?
- Ça se voit tant que ça ?
- Dix ans que tu me les brises, c'est presque de la vie commune. Alors ?
- Mystère-mystère.
- Tu ne veux pas m'en parler ?
- Non.
- Aaaahh...
- C'est ça. À plus tard, mon gros.

Paz de Caryl Ferey

Extrait 3 (p .278 à 279)

- Tu n'as pas trop envie de parler, hein... Je comprends ça.
- En tout cas, c'est bon. Ton plat, précisa Angel en désignant son écuelle bientôt vide.
- C'est bien la première fois qu'on me dit ça, ironisa l'homme des bois.
- Tu dis ça parce que les femmes ont toujours cuisiné pour toi, blagua Angel.
- C'est pas faux, dit-il dans un mince sourire.

Les langues se déliaient à mesure que leur estomac se remplissait. L'hospitalité, vieille noblesse des hommes. Camilo raconta sa sombre histoire, celle d'un paysan qui avait sué pour acheter un bout de terre, et qui avait remplacé la culture du manioc par celle de la coca sans savoir qu'elle les tuerait... La misère était tenace dans le Nariño, et ne faisait pas de quartier pour les Indiens comme lui ; l'argent de la coca permettait d'acheter des vêtements à ses enfants, voire de les envoyer à l'école, des choses que l'Awá et sa femme n'avaient pas connues. Ils avaient vécu ainsi, travaillant dur pour économiser quelques pesos, des années heureuses malgré tout – nourrir leur famille, c'est tout ce qu'ils demandaient. Et puis un jour, Camilo avait été surpris avec son fils dans leur champ : l'avion avait surgi avec une cargaison de poison qu'il déversait en rase-mottes sur les hectares alentour.

Les composants chimiques du Roundup que Monsanto mettait à disposition de l'Armée pour détruire les plantations illicites avaient été modifiés par le Plan Colombie, et si, en dépit du lobbying forcené de la multinationale pour le nier, la formule originale du glyphosate s'avérait cancérigène pour les animaux et à terme pour les hommes, la pluie chimique répandue par l'Armée colombienne lors des aspersions était quatre fois plus toxique que le Roundup classique. À l'autre bout de la plantation, Camilo avait hurlé à Alejandro de courir pour se mettre à l'abri mais l'enfant de onze ans avait paniqué : il avait voulu rejoindre son père plutôt

que de se réfugier sous les arbres qui bordaient la plantation, allant au-devant de la mort.

Camilo, foulard sur la bouche, avait réalisé trop tard que son fils était pris au piège. L'enfant s'était jeté à terre quand le poison était tombé sur lui, en vain. Camilo l'avait trouvé suffoquant, les cheveux et la peau recouverts d'une pellicule grasse et malodorante, pleurant des larmes d'acide. Il avait porté Alejandro jusqu'à la ferme où sa femme poussait des cris de détresse, puis ils l'avaient déshabillé, aspergé d'eau et de savon, dérisoire désinfectant face à la technologie *gringo*.

Il n'y avait pas de médecin dans cette région isolée ; pour se soigner, il fallait descendre à San Vicente, à trois jours de marche. Camilo avait installé son fils toussant et fiévreux sur leur âne, et filé jusqu'au dispensaire le plus proche où, l'Awá ne possédant pas d'assurance santé, on lui avait donné de l'aspirine et un médicament contre la toux. Camilo était remonté dans la montagne mortifié. Son fils grelottant, de retour à la maison, n'avait plus quitté le lit.

Alejandro était mort deux mois plus tard d'insuffisance respiratoire.

Le chagrin, maladie fulgurante, avait emporté sa femme dans l'année – à moins que ce fussent les légumes dorénavant toxiques qui les nourrissaient. Camilo avait tout perdu : sa famille, les quelques hectares de coca qui les faisaient vivre, l'espoir. Alors, plutôt que de mourir à son tour, il était revenu sur le territoire de ses ancêtres, un peu plus bas dans la vallée, où la forêt l'avait englouti.

Taqawan d'Eric Plamondon

Extrait 1 (p .146 à 147)

Le Droit Fil

Parce qu'ils n'avaient pas d'argent et qu'elle voulait que sa fille soit bien habillée pour aller à l'école, elle est devenue une remarquable couturière. Quand la mère de Yves Leclerc allait à l'école, elle était peut-être la plus pauvre, mais elle était la mieux habillée.

Sa grand-mère a gardé sa machine à coudre toute sa vie. Sur une petite table en bois montée sur des pattes en fonte très lourdes ornées de demi-lunes entrelacées, elle ressemblait à un chat noir faisant le dos rond. Le métal patiné était doux et lisse, et le volant, à droite, ressemblait à une roue de gouvernail en cuivre. Sa grand-mère voguait sur une mer de tissu. Au milieu était gravé dans le fer le nom de la marque : Singer.

Il avait sept ans et il aimait regarder coudre sa grand-mère pendant des heures. Elle ne voulait pas le laisser utiliser la machine, mais lui expliquait les choses : l'aiguille, la navette, l'alignement, la hauteur, la manière d'engager et de dégager le mécanisme, de tourner la roulette et de garder le rythme sur le pédalier.

Un jour, elle lui a expliqué le droit fil. Quand on taille une pièce de tissu, il y a tous ces petits bouts perpendiculaires qui dépassent après la coupe. On a beau essayer de couper le plus droit possible dans la trame, il y a des brins qui s'échappent, qui ont été sectionnés dans leur longueur. Pour trouver le droit fil, il faut enlever tous les fils de l'extrémité de la pièce de tissu jusqu'à ce qu'on arrive à enlever un fil qui en fasse toute la longueur. C'est le droit fil. Il donne la limite, la frontière du tissu à partir de laquelle on peut commencer à travailler. Il sert d'équerre, en quelque sorte. Dans son âme d'enfant, il y avait là quelque chose de

magique. Plus tard, devant une situation complexe, Yves essayait toujours de trouver le droit fil. Quand sa première blonde à la polyvalente l'avait lâché pour un gars de l'équipe de hockey, il avait cherché le droit fil. Au cégep, quand son coloc s'était retrouvé aux urgences après avoir avalé une boîte de pilules, il avait cherché le droit fil. Quand son père s'était mis à boire, il avait cherché le droit fil. Le jour où son ex lui avait demandé de choisir entre une job de bureau à Québec et une job dans le bois en Gaspésie, il avait trouvé le droit fil. Maintenant qu'il avait démissionné, qu'une jeune Mi'gmaq se trouvait sous sa protection, que deux hommes étaient morts et qu'une partie du Québec voulait qu'on en finisse une fois pour toutes avec les Indiens, Leclerc cherchait comme jamais le droit fil.

Taqawan d'Eric Plamondon

Extrait 2 (p .162 à 165)

Taqawan

À cette époque, il était encore possible pour ceux qui le voulaient de pratiquer la révélation du nom par un jeûne en forêt. Cette tradition se perdait mais William avait eu la chance de partir au milieu des bois à l'âge de l'adolescence, sans nourriture. Il se rappelait surtout la première journée, celle où l'estomac commence à faire des bruits, comme une sorte de cri d'incompréhension. Venaient ensuite les crampes. Le sommeil de la première nuit sur des branches d'épinette faisait du bien au corps et à la tête. Déjà au deuxième jour, le goût de l'eau avait changé. On sentait le trajet du liquide jusqu'au fond de son ventre. On avait l'impression de le voir descendre, de suivre son parcours. L'enfant de quatorze ans restait immobile ou tuait quelques maringouins venus vers lui malgré l'odeur de graisse de phoque avec laquelle il s'était enduit le corps. On lui avait dit que la vision pouvait venir de jour comme de nuit. Il fallait simplement l'attendre. Dans l'après-midi, une salamandre au ventre orange s'approcha sous les feuilles. William espérait que cette bête n'allait pas être sa révélation, celle qui lui donnerait son nom. Il la fit déguerpir avec des cailloux. Au cours de sa deuxième nuit, son sommeil avait été agité. Il avait fait de mauvais rêves mais ne se souvenait de rien au réveil. Le troisième jour, la faim avait redoublé. Il avait trouvé un rocher au bord de la rivière et y avait passé la majeure partie de son temps. Il surplombait le courant où passaient parfois des ombres vives, poissons remontant la rivière au début de l'été.

C'est au cours de la troisième nuit qu'il eut son hallucination. Il était dans l'eau mais ne nageait pas, c'était un mélange de liquide et de feu qui le portait. Il était plus grand que nature et ses yeux lui laissaient voir la profondeur du noir dans lequel il flottait. Il pouvait regarder très loin mais comme il n'y avait rien, il ne voyait rien. Il insista. À force de scruter le néant, il avait fini par se discerner

lui-même, poisson agile battant des nageoires dans la nuit d'encre, comme si son regard avait fait le tour de la Terre pour le rejoindre. Il était un jeune saumon perdu dans une nuit sans étoiles. C'était le néant mais il sentait pourtant quelque chose. Quelque chose qu'il goûtait. Le sel. Il sentait le sel sur sa langue, dans sa gueule. Cela lui donnait soif. Il fallait trouver une issue pour avoir de l'eau. Alors il se tortillait dans tous les sens pour avancer, ondulait pour accélérer. Plus ses efforts étaient grands, plus il faisait du surplace. Une lumière apparut au-dessus de lui, un point lumineux qui lui donnait enfin une direction, quelque chose à poursuivre. Ce qu'il fit. La lumière semblait le tirer sans qu'il fasse rien. Il se dirigeait vers elle de plus en plus vite. À mesure qu'il accélérait, de l'eau l'encerclait, le goût du sel disparaissait, il remontait le courant, tiré par la lumière qui s'amplifiait. Au milieu du rêve, il jaillissait tout à coup hors d'une rivière qu'il n'avait jamais vue. C'était un cours d'eau au milieu d'un désert. Il n'y avait rien devant lui sauf une immense chute qui tombait du ciel et lui barrait la route. Cette cascade venue de nulle part était infranchissable, mais elle coulait depuis la source de lumière qui l'avait tiré du néant. Alors, d'un bond, d'un seul, il se jeta dans le mur d'eau et se mit à monter à la verticale à toute vitesse.